

UN

Je sors en trombe du bureau en faisant claquer la porte derrière moi. La voix de mon père me poursuit :

– Freya, arrête ça ! Reviens !

La lourde porte en chêne fait barrière.

– Bon sang de bonsoir !

La frustration et la colère bouillonnent en moi. Je serais bien plus vulgaire s'il n'y avait pas la femme de chambre qui essuie les énormes lampes posées sur les consoles dans la pièce. Elle lève les yeux vers moi, visiblement inquiète, comme si elle craignait que je jette quelque chose dans ma furie. Je la regarde droit dans les yeux et dis bien fort :

– Je ne suis pas un bébé !

– Non, mademoiselle, convient-elle promptement avant de retourner à la lampe.

– Je refuse d'être traitée comme si j'en étais un !

– Oui, mademoiselle.

J'ai temporairement honte de l'impliquer dans mes problèmes familiaux – elle n'est pas assez payée pour supporter ça – et essaie de me calmer un peu. Je soupire et emprunte le couloir faiblement éclairé vers ma suite. Je n'aime pas cet endroit. Mon père l'a fait construire il y a deux ans (il nourrit une passion incessante pour la construction et l'acquisition de maisons) et je ne l'ai jamais apprécié. Nous avions un chalet douillet près de Saint-Moritz, un lieu traditionnel et charmant que j'adorais. Mais mon père a décidé que ce n'était pas assez moderne ou original, et,

rapidement, six architectes se sont mis à travailler sur les plans d'une demeure vraiment spéciale. Il a fallu des années pour l'achever, mais finalement mon père a obtenu ce qu'il a toujours voulu : un perchoir ultramoderne et super high-tech, comme s'il sortait tout droit d'un *James Bond*, mais le genre d'endroit où vivrait le méchant, même si je ne le lui ai jamais fait remarquer.

En fait, d'une certaine manière, je suis aussi effrayée par mon père que je l'étais par ces personnages infâmes chauves et sarcastiques qui décidaient toujours de tuer Bond de manière lente et inventive, lui laissant tout le temps de s'échapper. Mon père est, après tout, connu dans le monde entier, puisqu'il a fait fortune dans la construction d'aéroports, puis a étendu ses activités dans les transports maritimes pour créer un vaste empire qui a associé notre nom de famille, Hammond, à des tonnes d'argent.

On n'obtient pas un tel succès sans être impitoyable. Puis il y a la propension de mon père à vouloir tout contrôler. Il n'a pas l'intention de nous laisser grandir, moi ou mes sœurs, et il me surveille de près, où que je sois sur la planète. Je peux donner l'impression d'avoir une vie enviable, mais la vérité, c'est que je ne suis jamais véritablement libre, même quand je suis loin de lui.

J'ouvre la porte de ma chambre, entre et la claque derrière moi. Mes bagages trônent au milieu de la pièce, regroupés suivant mes instructions. Je sais qu'à l'intérieur chaque couche de vêtements a été séparée par une fine feuille de soie. Mes chaussures ont été bourrées de papier et placées délicatement dans leurs sacs de coton doux. Les bijoux (je ne voyage qu'avec quelques pièces simples à moins qu'une très grande fête soit prévue) sont en sécurité dans mon coffre, dont je garde astucieusement la clé accrochée à mon bracelet à breloques.

Je déclare alors à voix haute, les yeux rivés sur mes bagages :

– Bordel de merde !

– Quel est le problème ? dit une voix calme derrière moi.

Je me retourne et découvre ma sœur Summer dans l'encadrement de la porte. Techniquement, c'est la plus jeune d'entre nous puisque, même si elle et Flora sont jumelles, elle est arrivée en second, et je trouve que c'est la plus jolie, avec ses cheveux blonds, sa silhouette élancée et le charmant écart entre ses dents de devant. Mais, selon moi, c'est aussi la plus gâtée, la petite fille à papa s'il y en avait vraiment une.

– Rien, dis-je en lui tournant le dos. Je pars pour l'aéroport.

– Oh ! d'accord.

Summer entre et fait un tour dans la pièce. Elle incarne le chic montagnard à merveille dans son pull en cachemire à col polo et ses leggings de ski noirs portés avec des ballerines à imprimé léopard, tandis que ses cheveux tombent sur ses épaules.

– Tu vas dans un endroit sympa ?

Je serre les dents. Je ne suis pas d'humeur à supporter Summer. Et pourquoi donc est-elle dans ma chambre ? N'y a-t-il pas assez d'espace dans cette fantasque construction de verre et d'acier pour m'éviter ?

– L. A., dis-je brièvement. Rejoindre Jimmy.

– Ho, ho ! fait-elle en acquiesçant.

Elle comprend. Nous aimons toutes Jimmy. C'était notre entraîneur de polo quand nous étions aux États-Unis et un des plus beaux hommes que nous ayons jamais vus, bien au-dessus des stars de cinéma ou des mannequins. Le simple fait de le revoir en train de jouer une période me transporte : il était bronzé, ses cheveux noirs volant au vent, un cheval entre ses jambes musclées, jouant du maillet avec ses biceps gonflés, des perles de sueur sur son nez parfait. Nous l'aimions toutes follement, mais Flore, l'aînée de mes sœurs jumelles, était celle qui l'aimait le plus.

Elle croyait sincèrement qu'ils se marieraient. Quand Jimmy a annoncé qu'il était gay et a déménagé à L. A. pour devenir acteur, personne n'a été surpris, sauf Flora. Quand elle a appris la nouvelle, elle s'est évanouie. C'était

une réaction très théâtrale, ce qui n'a rien d'exceptionnel pour Flora.

– Transmets mes amitiés à Jimmy, dit Summer en s'approchant de mes bagages.

Un châle en laine rouge sur lequel sont brodées des têtes de mort noires est étendu sur la plus grande des valises. Elle l'attrape.

– Il est joli.

– Repose-le. Il part avec moi.

– Alexander McQueen ?

– En quoi ça t'intéresse ? Il est à moi.

Elle me lance un regard perplexe.

– Du calme, c'était juste une question. Honnêtement, Freya, qu'est-ce qui t'arrive ? Tu es si susceptible ! lance-t-elle en fronçant les sourcils. Tu t'es disputée avec papa ?

– À ton avis ?

Les disputes entre papa et moi sont la norme, ces derniers temps.

– Et à quel sujet, cette fois ?

Je peux pratiquement l'entendre lever les yeux au plafond, même si Summer s'est retournée pour inspecter à nouveau mes bagages. Tout va bien pour elle. Papa et elle sont toujours en parfaite harmonie, comme je l'étais autrefois..., avant que j'ose revendiquer un peu d'indépendance.

– Ça ne te regarde pas.

– Un rapport avec Estella ?

– Ça ne te regarde pas !

Je suis vraiment agacée. Le simple fait de mentionner le nom d'Estella suffit à faire monter ma colère de quelques crans.

– Je m'en vais, d'accord ? Alors, sors de ma chambre et retourne dans la tienne.

Summer se dirige lentement vers la porte en haussant les épaules. Je me sens mal soudainement. Elle est jeune, après tout ; elle n'a que vingt et un ans. Et peut-être qu'elle se sent seule, exactement comme moi, coincée ici sur le flanc d'une montagne. Nous avons tout ce qu'on pourrait désirer à cet

endroit... tant que ce qu'on veut peut s'acheter. Je récupère mon écharpe rouge et la jette autour de mes épaules avant de rattraper ma sœur à grandes enjambées.

– Attends... Tu peux m'accompagner jusqu'à l'ascenseur, si tu veux.

Lorsqu'elle m'adresse un sourire éclatant, j'aperçois ce joli écart entre ses dents. Papa a toujours voulu qu'elle porte un appareil, mais elle a refusé et, maintenant, je comprends pourquoi. Cela lui ajoute quelque chose de spécial. Du caractère, je suppose.

– Combien de temps pars-tu ? me demande-t-elle tandis que nous nous éloignons de ma suite et parcourons le long couloir silencieux recouvert de moquette grise jusqu'à l'ascenseur.

Cet endroit est toujours silencieux et sombre, certainement parce qu'il est construit dans la roche. La moitié de la maison est profondément enfoncée dans la montagne. L'autre défie la gravité en surplombant la vallée, offrant une vue spectaculaire sur les creux et les pics alpins, grâce aux parois et aux sols vitrés qui donnent une perspective vertigineuse. Je me sens toujours un peu plus en sécurité à l'arrière de la maison, sachant que, grâce à la roche solide qui m'entoure, je ne risque pas de dégringoler.

– Pas longtemps. Mais je ne pense pas que je reviendrai ici. Le temps est vraiment déprimant.

Summer hoche la tête.

– Il a neigé toute la nuit. Il paraît que ça va empirer, ajoute-t-elle en fronçant les sourcils. Tu es sûre que tu vas pouvoir prendre l'avion aujourd'hui ?

– Bien sûr. Ce n'est pas si grave. Il faut vraiment qu'il y ait beaucoup de neige pour qu'ils bloquent les avions au sol, et ça ne tombe même plus là. Je suis certaine qu'ils ont débarrassé la piste.

– Où iras-tu après L. A. ?

– Quelque part où il fait chaud !

– Je vais peut-être aller à Londres ! lance timidement Summer. Penses-tu que tu pourrais y aller aussi ?

Je la regarde avec bienveillance. Ce n'est qu'une enfant, vraiment. Je me rappelle qu'elle a besoin de moi. Depuis que notre mère est morte, elle s'est tournée vers moi pour que je la conseille, ce dont je ne me suis jamais estimée digne lorsqu'on considère à quel point je me sens perdue et impuissante moi-même, mais je suppose que c'est mon devoir. Bien qu'elle soit très proche de Flora, Summer semble toujours avoir besoin de soutien d'une personne plus âgée, peut-être parce qu'elle et Flora sont souvent séparées. Au moins, elle ne se tourne pas vers Estella... Autant profiter des moindres joies.

– Peut-être. On reste en contact. Tiens-moi au courant de ta destination. Envoie-moi un mail quand tu sauras.

C'est ainsi que fonctionne notre famille. Chaque membre peut se trouver n'importe où dans le monde à un moment donné. Peut-être que, si notre mère était là, nous aurions plus le sens du foyer, mais dans notre situation nous sommes constamment en déplacement, les valises attendant toujours d'être faites ou défaites, nous dirigeant vers l'une des nombreuses propriétés que papa a acquises à travers le monde, nous croisant par hasard, à moins que nous soyons conviés à une adresse précise à un moment précis. Alors, nous nous gardons bien de décliner.

– Qui t'amène à l'aéroport ? me demande Summer alors que le voyant de l'ascenseur s'allume et qu'une petite sonnerie retentit pour nous indiquer qu'il est arrivé.

Les portes s'ouvrent.

Je souffle ; ma fragile bonne humeur a disparu.

– Le nouveau.

– Miles ?

Summer écarquille ses yeux bleu cobalt.

– Oui...

Je m'avance dans la cabine à la moquette épaisse et aux murs recouverts de miroirs et appuie sur le bouton du sous-sol.

– Qu'est-ce qui ne va pas avec lui ? Tu ne l'aimes pas ? me demande-t-elle.

Mais avant que je ne puisse répondre, les portes se

referment et elle disparaît de ma vue, remplacée par l'aluminium brossé.

– Non, je ne l'aime pas ! dis-je à mon reflet dans le miroir d'en face.

Mes yeux marron me lancent un regard furieux et je réalise comme j'ai l'air en colère. Il y a une ride profonde entre mes sourcils, et mes lèvres donnent l'impression d'être pincées. Je ne porte pas beaucoup de maquillage, à part un peu de mascara et une touche de gloss, et je suis habillée pour voyager, avec un jean, de grandes bottes noires dont les talons sont un peu trop hauts pour être pratiques et une tunique rouge sous une doudoune noire, ainsi qu'un sac à main en cuir verni noir pendu à l'épaule.

Mes cheveux châains forment un carré net, avec une frange qui effleure mes sourcils et une paire de lunettes de soleil posée sur le haut de ma tête. Elles ne sont pas là pour le soleil – après tout, le ciel est gris acier –, mais au cas où je rencontrerais des photographes à l'aéroport. La presse et les photographes traînent toujours dans les parages et, s'ils me trouvent, vous pouvez parier qu'en quelques minutes, j'apparaîtrai sur Internet. On vantera ma tenue chic ou admirera ma silhouette, à moins qu'on ne me reproche d'avoir l'air boudeur (comme si j'allais sourire joyeusement à des gens qui me prennent en photo sans m'en demander la permission) ou d'avoir un mode de vie de jet-setter dépensier. Je ne sais jamais quel angle ils vont choisir et je les soupçonne de ne pas le savoir non plus. Je devine déjà le titre : *L'HÉRITIÈRE HAMMOND PREND SES HUITIÈMES VACANCES DE L'ANNÉE ! LA CHANCEUSE PETITE FILLE RICHE N'A AUCUNE IDÉE DU GENRE DE VIE QU'ONT LES AUTRES...*

La vérité, c'est qu'ils n'ont aucune idée de ce qui se passe vraiment dans ma vie. Récemment, ils se sont tous interrogés sur ma rupture avec Jacob. Ils veulent connaître tous les détails sordides, mais jusqu'ici, c'est un secret qui n'a pas été divulgué. Peut-être que le sujet est trop épineux, même pour la presse à scandale. Ils savent que des avocats et des injonctions leur tomberaient dessus, et cela impliquerait

d'importants frais juridiques. Mais s'ils savaient ce qu'il y a sur l'enregistrement enfermé dans le coffre de mon père, ils paieraient probablement n'importe quelle somme pour mettre la main dessus.

L'image apparaît dans ma tête. Celle de cette journée horrible où on m'a forcée à regarder cette vidéo, assise avec mon père d'un côté et un avocat de l'autre, tandis qu'elle apparaissait sur l'écran de l'ordinateur. J'étais horrifiée par ce que je voyais et très gênée.

– C'est lui ? avait demandé mon père.

J'avais acquiescé, à moitié paralysée et incapable de détacher mes yeux de ce que faisait Jacob, même si cela me révoltait.

– Vous en êtes sûre ? avait insisté l'avocat. Comment pouvez-vous en être certaine ? Son visage n'était pas visible.

– Le tatouage, avais-je murmuré, mon cœur se brisant alors que je regardais l'homme que je pensais épouser enfoncer son membre en érection dans la bouche d'une autre fille. Sur sa cuisse.

Vous ne l'auriez jamais remarqué si vous ne connaissiez pas déjà son existence : un « F » en écriture cursive dans un petit cadenas.

– Tu vois ? avait dit mon père avec un air triomphant. Je te l'avais dit ! Depuis le début, je te l'ai dit, mais tu ne voulais pas m'écouter. C'est un chercheur d'or. Un gigolo. Maintenant, tu me crois ?

– Oui, avais-je murmuré avant de me lever sur mes jambes tremblantes. Mais je l'aimais !

Puis j'avais éclaté en sanglots.

Je sais que mon père agissait pour mon bien, mais je ne peux m'empêcher de le détester pour avoir interféré dans ma vie, pour m'avoir montré la vérité et causé tant de peine. Peut-être qu'il aurait mieux valu que je ne connaisse jamais les prédilections de Jacob pour les call-girls et toutes les choses qu'il aimait qu'elles lui fassent. Mais je suppose que je l'aurais découvert un jour : après tout, nous avons reçu l'enregistrement avec une lettre de chantage dont ce sont

rapidement occupés les avocats. Il est avéré que la fortune des Hammond suscite beaucoup d'espoirs chez les voyous qui veulent nous en arracher une partie. J'avais déjà compris cette leçon, et là, je devais l'apprendre une nouvelle fois avec Jacob.

Mon reflet dans le miroir de l'ascenseur montre la douleur sur mon visage. Mes yeux n'expriment plus ma colère, mais sont remplis d'une tristesse extrême tandis que je pense à cette douloureuse rupture. C'était il y a seulement quelques mois et je n'en suis pas remise. Pas du tout.

– C'est pour ça que je vais à L. A., me dis-je avec détermination. Quelques jours avec Jimmy et je serai de nouveau en forme. N'importe quel prétexte pour m'échapper d'ici.

Je lève les yeux vers le plafond de l'ascenseur en me demandant si on peut m'entendre. Je sais qu'il y a une caméra à l'intérieur. Il y en a partout, leurs petites lumières rouges clignotant alors qu'elles enregistrent les allées et venues des personnes dans la maison. Question de sécurité, selon papa. On n'est jamais trop prudent, nous le savons tous.

A priori, il n'y en a pas dans les chambres et les salles de bain, mais je ne serais pas étonnée qu'il ait glissé ces petits yeux de verre indiscrets derrière les miroirs et dans les meubles pour pouvoir être absolument sûr de ce qui se passe. Mon père n'a rien à envier à Big Brother. Par conséquent, je dois me comporter comme si tout le monde m'observait, et cela rend ma vie difficile et furtive.

L'ascenseur a rapidement descendu les six étages jusqu'au sous-sol. Je ne suis jamais allée aux deux premiers étages. C'est là que se trouvent les salles des machines de la maison, avec les chaudières, l'installation électrique, les systèmes de chauffage et de climatisation. Il n'y a que des salles de stockage, le centre de sécurité et un centre de contrôle qui gère les ascenseurs, les garages et même les portes et les lumières. Je sais qu'un étage abrite la blanchisserie parce qu'il m'arrive parfois de sentir la lessive fraîche quand l'ascenseur passe. Et il y a les chambres des employés et une cuisine industrielle. Mais comme je le disais, je n'y suis jamais allée.

Les portes s'ouvrent sur le vestibule peu éclairé qui mène au sous-sol et au garage. Un homme est assis sur le canapé en cuir noir, regardant son téléphone. Ses sourcils noirs froncés forment une ride, et je devine la ligne fine de son nez très droit. Quand je sors de l'ascenseur, il se lève et glisse son portable dans la poche de sa veste. Puis il me fixe avec son regard un peu provocateur. Il m'a énervé à l'instant même où je l'ai rencontré, il y a deux semaines, et cet agacement devient de plus en plus intense, au lieu de s'adoucir. Il ne dit rien, mais attend que je parle.

– Mes bagages sont-ils arrivés ?

Il hausse les sourcils avec un air interrogateur avant de secouer la tête.

– Je n'en sais rien. Avez-vous demandé qu'on les descende ?

Il a un accent que je n'ai pas encore bien identifié.

Je prends une grande inspiration.

– Il me semblait que c'était évident ! Personne ne s'est dit que j'allais avoir besoin de mes affaires ?

Il se dirige vers une petite table où se trouve l'un des téléphones internes, fins et noirs, et décroche le combiné.

– Il est toujours plus efficace de dire aux gens ce que vous voulez plutôt que d'attendre d'eux qu'ils lisent dans vos pensées.

Avant que je n'aie le temps de riposter, il compose un numéro et, une seconde plus tard, dit :

– Oui, pouvez-vous envoyer les bagages de mademoiselle Freya au parking immédiatement, s'il vous plaît ? Ils sont dans sa chambre, je présume. Merci.

Il pose le téléphone en me regardant et demande :

– Voulez-vous attendre dans la voiture ?

Je le fixe, les poils hérissés par l'agacement. Pourquoi tout ce qu'il dit m'énerve-t-il autant ? Ce doit être son attitude. C'est pénible. Tout le monde me traite avec respect. Ils n'en font jamais assez pour moi. Mais cet homme... Quelque chose me donne l'impression que, au fond de lui, il me trouve ridicule. Je déteste ça. Comment ose-t-il ? Mon père paie son

salaire et il devrait garder ça en tête. C'est pour ça que je ne l'appelle presque jamais par son nom. Comment déjà ? Summer l'a prononcé il y a seulement quelques minutes. Oh ! c'est vrai. C'est Miles. Eh bien, jusqu'à ce qu'il apprenne quelle est sa place, je n'utiliserai pas son prénom.

Je décide de rester dans le vestibule puisque c'est le contraire de ce qu'il vient de suggérer, mais je ne peux rien lire dans son expression impassible. Il se contente de me fixer lui aussi et d'attendre que je parle.

– Je vais attendre ici, dis-je avec désinvolture en me dirigeant vers le canapé noir.

– Très bien.

Je pense que son accent est écossais.

Quelle importance ? Je m'assois. Il peut venir de Trifouillis-les-Oies, cela ne fait aucune différence pour moi. Il est peut-être bien un peu plus charmant que la moyenne (il est impossible de ne pas remarquer qu'il a d'incroyables yeux bleus, des traits ciselés et une mâchoire carrée, et que sa veste noire est bien ajustée sur ses larges épaules), mais ce n'est qu'un autre numéro dans la longue lignée de gardes du corps qui ont fait partie de ma vie d'aussi loin que je puisse m'en souvenir. Il sera dans les parages quelque temps, et puis il partira, comme tous les autres. Seul Pierre, le chef grisonnant de la sécurité de mon père, est là depuis longtemps.

Je vérifie les messages sur mon téléphone. Une bonne douzaine de mails sont apparus dans ma boîte de réception durant les vingt dernières minutes, résumant la vie sociale complexe qui nous lie, mes amies et moi. Nos terrains de jeu sont dispersés dans le monde entier et, quand nous nous retrouvons pour une soirée entre filles, il se peut que nous devions prendre l'avion pour nous rendre sur le lieu de rendez-vous, et un yacht pour séjourner une fois sur place. Mes sœurs et moi avions une assistante avant, Estella, pour nous aider dans nos vies compliquées. Mais comme Estella est devenue la petite amie de mon père, nous avons embauché l'assistante personnelle de papa, Jane-Elizabeth. Nous l'adorons, elle, ses blagues et son adoration pour les chaussures

hors de prix. Même si elle n'arrête pas de se plaindre de nous, elle nous aime aussi.

Si seulement papa avait pu tomber amoureux de Jane-Elizabeth, me dis-je avec mélancolie. C'était ce que nous espérions secrètement, et il est clair qu'elle l'apprécie beaucoup. Mais une fois qu'Estella est arrivée sur scène et a joué sa comédie pour papa, Jane-Elizabeth n'a plus eu une chance. Il a été envoûté par les grands yeux verts à la Bambi, la moue écarlate et les formes pneumatiques qu'elle exposait dans ses robes moulantes et sur ses talons hauts. *Estella*. Je la déteste. Nous la détestons toutes.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrent, et un homme en sort avec mes bagages. Je me lève en gardant un œil sur mes messages. Nous nous déplaçons tous les trois en silence vers les portes du parking, puis nous nous retrouvons dans la vaste pièce sombre, pleine de véhicules puissants et rutilants et sentant la gomme et l'essence. Nos pas résonnent sur le sol en béton alors que le garde du corps me guide vers la Mercedes noire, le modèle dans lequel nous sommes généralement conduits. Papa a expliqué ses avantages pour la sécurité : elle est à l'épreuve du feu et des bombes, apparemment, et fortement blindée. Super sûre.

On m'ouvre la portière et je me glisse sur la banquette arrière tout en tapant un message. L'intérieur sent la cire et le cuir neuf. Mes bagages sont déposés dans le coffre, puis le garde du corps monte sur le siège du conducteur avant de faire démarrer le moteur. Je suis vaguement consciente que nous roulons, la puissante voiture traversant le garage en ronronnant, puis nous nous retrouvons dehors.

Super, me dis-je, aveuglée par la lumière grise. Dans seulement quelques heures, je serai au soleil en Californie. *Enfin libre*.

Ou aussi libre que jamais.